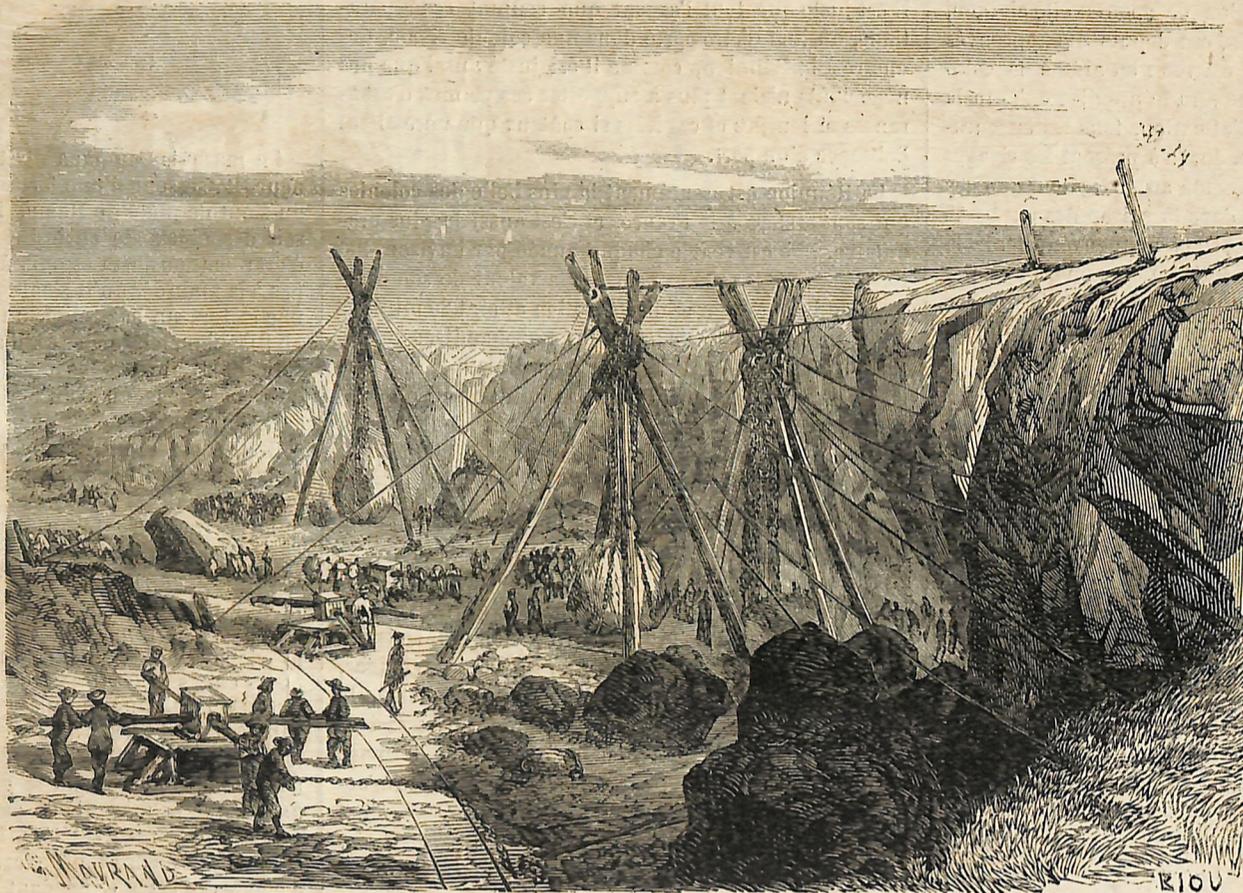


## LES TRAVAUX

du port de Saint-Pierre à l'île de la Réunion.

Dans le courant du mois de mai dernier, je visitais la Réunion, cette île fortunée que les créoles appellent toujours volontiers de son ancien nom de Bourbon. J'avais quitté Saint-Denis, la capitale, et je faisais le tour de la colonie par cette magnifique route de ceinture que M. Hubert Delisle, pendant qu'il était gouverneur de Bourbon, a eu la gloire d'achever. Les quartiers pittoresques de Sainte-Marie, Sainte-Suzanne et Saint-André, les plaines fertiles du champ Borne, les gorges profondes de Salasia, renommées pour leurs eaux minérales, puis Saint-Benoît et Sainte-Rose, vertes oasis entre la mer et les hautes montagnes, m'étaient successivement apparus. J'avais ensuite traversé le grand Brûlé, gigantesque amas de lave que recoupe la route, et que domine le piton de la Fournaise, volcan toujours en activité. Saluant enfin Saint-Philippe et Saint-Joseph, j'atteignis, à la nuit tombante, le port de Saint-Pierre, le port le plus animé de l'île après Saint-Denis.



Extraction des blocs destinés au port de Saint-Pierre (île de la Réunion). — D'après un dessin de M. A. Roussin.

Partout s'étaient montrés les champs de cannes s'étendant à perte de vue, et promettant une ample récolte de sucre pour l'époque prochaine de la rouaison.

Je m'arrêtai quelques instants à Saint-Pierre, et dès le lendemain de mon arrivée je me rendis au port pour en visiter les travaux. C'est M. Maillard, l'habile ingénieur colonial, qui dirigeait alors ces constructions, sous les ordres de l'ingénieur en chef, M. Bonnin, auparavant attaché aux travaux de Cherbourg.

Avec la complaisance et l'amabilité qui le distinguent, M. Maillard me fit tout visiter. Nous nous rendimes d'abord

aux carrières, où des blocs de basalte d'un poids de plusieurs milliers de kilogrammes sont extraits à la poudre pour être précipités dans la mer et former les jetées. Les quais qui se développent peu à peu, s'avancent sur l'eau, doivent comprendre le port dans une enceinte quadrangulaire. Le fond de la mer est creusé à la drague, et c'est par le moyen de cette machine qu'on enlève les bancs de coraux sous-marins; on donne ainsi à toute la surface que le port doit comprendre une



Travaux exécutés au port de Saint-Pierre (île de la Réunion). — D'après un dessin de M. Roussin.

profondeur suffisante. Ces travaux, que les habitants de Saint-Pierre, dans un élan de spontanéité civique, ont eux-mêmes commencés, ont depuis été approuvés par le gouvernement, qui est venu en aide à la colonie. Le port de Saint-Pierre sera le premier qu'aura la Réunion, et mérite toute l'attention, tous les encouragements de la métropole. Jusqu'à présent les rivages à pic de Bourbon n'ont présenté au navigateur que des rades inhospitalières, où, dans la saison des ouragans et des ras de marée, les navires ne peuvent tenir la mer. Les ouragans, les cyclones, comme on les appelle, font leur apparition dans le courant de l'été, c'est-à-dire des mois de novembre à mars. Le baromètre annonce généralement leur approche, par la dépression subite de la colonne de mercure. Bientôt le vent souffle avec une violence inaccoutumée, et la pluie tombe à torrents.

A terre, les arbres sont déracinés, les toits des maisons emportés. Sur la mer, malheur au navire qui se trouve sur la ligne de parcours du vent : il est englouti dans les ondes.

Les ras de marée, qui ont lieu généralement dans la saison des ouragans, sont des phénomènes d'un autre ordre, jusqu'ici assez mal expliqués. La mer, paisible au large, s'élève tout à coup sur la côte, et vient se briser au rivage avec un fracas inusité. Les galets sont roulés avec un bruit sinistre, et l'on dirait le grondement du tonnerre. Cependant le ciel reste ordinairement calme, et aucun vent ne souffle. Peu à peu les vagues s'apaisent et la mer redevient tranquille. A Saint-Pierre, où les ras de marée se font surtout remarquer par leur violence, les dégâts sont souvent considérables, et l'on a eu principalement à en souffrir dans les travaux du port. Plus d'une fois des blocs gigantesques, du poids de plus de vingt tonnes, ont été violemment précipités du couronnement des jetées, contre lesquelles venaient battre des vagues énormes, irrésistible bélier. D'autres fois des portions entières de jetées ont été démolies et dispersées par la mer. Le mal a été bon à quelque chose, et il s'est ainsi formé une sorte de talus naturel, beaucoup plus large à sa base que celui adopté par les ingénieurs, mais aussi beaucoup plus solide, et plus à l'abri des attaques des ras de marée.

Malgré tant d'ennemis conjurés, les travaux du port de Saint-Pierre s'avancent de jour en jour.

Déjà les caboteurs et les navires de long cours qui fréquentent ces parages ont moins à souffrir que par le passé des ouragans et de la grosse mer.

Il faut à toute force un port à la Réunion, il lui faut des bassins de radoub et de carénage pour réparer les navires qui la fréquentent ou qui, revenant de l'Inde, vont aujourd'hui toucher à l'île voisine de

Maurice, que les Anglais nous ont enlevée depuis 1810. Il est juste que tout l'argent que coûtent ces réparations, au lieu d'être porté dans une colonie rivale, demeure à la Réunion, comme il est juste aussi que nos négociants n'aient plus à supporter ces primes d'assurances si lourdes et ces frêts si coûteux que nécessitent l'absence d'un port.

La Réunion est assurément la plus belle des colonies qui sont restées à la France, et c'est aussi la plus productive. Elle est visitée chaque année par environ 400 navires presque tous français, et la valeur de son commerce d'importation et d'exportation atteint 80 millions de francs. En retour de toutes les marchandises qu'elle reçoit, l'île Bourbon expédie surtout du sucre, sa principale production. Le chiffre de la dernière récolte dépasse 70 millions de kilogrammes. Après vient le café, rival de celui de Moka. Les épices et la vanille occupent le troisième rang.

Le port de Saint-Pierre, où s'embarque une partie de ces produits, est dans une situation des plus pittoresques, et du rivage on jouit d'un splendide panorama. Les gorges abruptes de l'Entre-Deux, le grand Bénard, terminé comme un promontoire à pic, les trois Salases aux cimes dentelées, et enfin le Piton des neiges, le point culminant de l'île, au pied duquel s'étend le cirque majestueux de Cilaos, se dessinent successivement à l'horizon comme une ligne continue formant une gigantesque muraille. Ce spectacle grandiose m'accompagna pendant toute la durée de mon voyage, alors que quittant Saint-Pierre pour retourner à Saint-Denis, j'achevai le tour de l'île et parcourus successivement les sites enchanteurs de Saint-Louis, les austères savanes de Saint-Luc et de Saint-Gilles, et enfin le tranquille quartier de Saint-Paul, dans une délicieuse position, et patrie de Parny, le poète érotique, comme Saint-Louis fut celle de Bertin, son heureux rival. C'est à Saint-Paul, qui un jour aura sans doute un port comme Saint-Pierre, que l'on voit les curieux bassins du Bernica, illustrés par G. Sand dans son beau roman d'*Indiana*. De Saint-Paul à la Possession, premier point habité de l'île, il n'y a qu'un pas, et de la Possession à Saint-Denis, une barque légère, montée par six vigoureux rameurs, fait le trajet en trois heures, à moins que l'on ne préfère suivre la route de terre plus longue mais plus pittoresque.

Telle se déroule aux yeux du voyageur charmé l'île enchantresse que j'ai habitée quelques mois : petite France perdue au milieu de la mer des Indes, corbeille de verdure et de fleurs oubliée un jour par Thétis sur la nappe bleue de l'Océan.

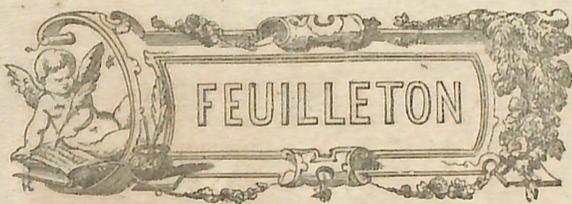
L. SIMONIN.

## LE MUSÉE NAPOLEON III.

(ANCIENNE COLLECTION CAMPANA).

Le marquis Campana était un insatiable collectionneur. Possesseur d'une fortune considérable, directeur du Mont-de-piété de Rome, il recherchait avidement soit des objets de curiosité antiques, soit des œuvres d'art; enthousiaste et opiniâtre, l'argent ne lui tenait pas à la main dès qu'il s'agissait de faire sortir de terre, une statue, un bas-relief, un débris quelconque d'une civilisation éteinte, dès qu'il avait résolu de réunir à sa collection l'urne ou les bracelets, le casque, le bouclier ou les cnémides, qu'avait mis au jour une récente découverte de sépulture étrusque. Malheureusement les ressources de son patrimoine ne suffisant pas aux travaux, aux acquisitions, elles se trouvèrent un jour épuisées. Alors, l'esprit et la conscience du marquis se troublèrent. Au lieu de modérer un entraînement excessif, faisant, au contraire, à son amour du beau jusqu'au sacrifice de son honneur, Campana continua à remplir de Dieux et de Césars, de matrones et de prêtresses romaines, de vases archaïques où se lit le vieux symbolisme des théogonies grecques, de terres cuites et de bijoux de toute sorte son palais de la rue del Babuino, le musée qu'il s'était fait construire dans les environs, sa villa Saint-Jean-de-Latran et même les salles du Mont-de-piété : il était devenu un fonctionnaire infidèle, et quand le gouvernement romain s'aperçut que le marquis en agissait librement avec les revenus du Mont-de-piété, près de cinq millions avaient été employés à des fouilles archéologiques, à des achats d'œuvres d'art. Cependant la justice s'empara de l'affaire que des rancunes personnelles, des souvenirs mal apaisés vinrent, dit-on, aggraver. Après enquête, une sentence fut rendue : vingt ans de recluse; les collections furent mises sous le séquestre et le monde des amateurs et des antiquaires de toute l'Europe se demanda avec inquiétude ce qu'allait devenir le musée Campana. — On sait que, l'année dernière, la France l'a acheté au prix de quatre millions huit cent mille francs des héritiers juridiques du marquis. Toutefois elle ne nous est pas parvenue intacte. Le gouvernement romain, pour quelques centaines de mille francs, a eu la faiblesse de la laisser entamer par les envoyés de l'empereur de Russie, qui purent choisir je ne sais combien de pièces, parmi lesquelles figurent le vase de Cumes qu'on appelle le *roi des vases*, deux casques étrusques, l'un en bronze, orné d'une triple couronne d'or, l'autre en argent massif; un *Jupiter* colossal et un bas-relief des *Niobides*, œuvre de premier ordre portant le cachet de la grande école de Phidias. Heureusement, le goût des commissaires russes n'a pas toujours été aussi bien inspiré, et par exemple la série des tableaux, celle des terres cuites, celle des bijoux, celle encore des faïences, n'ont pas été déflorées.

Déposée et installée provisoirement au palais de l'industrie, la collection Campana, qui prend le nom de



## PÈRE CAMARADE

(Suite.)

J'étais las, mais surtout ému. En moi-même je les remerciais de leur silence qui prolongeait l'immobilité de ce ravissant tableau. Mais une idée me vint qui serra mon cœur et je dis, en dépit de moi-même :

— Bientôt, il me faudra quitter tout cela.

— Vous êtes loin de pouvoir supporter le voyage, Roger, me répondit Angèle.

Marguerite garda le silence. Je la vis qui se détournait comme pour cueillir une fleur aux lianes voisines, mais une larme brillait suspendue à ses longs cils. Sa poitrine, en même temps, souleva l'étoffe légère de sa robe. Elle ne se retourna point et continua de s'éloi-

gner, parce qu'elle ne voulait pas nous montrer ses pleurs.

— Etait-il possible qu'en si peu de temps nous en fussions venus là les uns envers les autres !

— Vous ne pleurez pas, vous, madame ? dis-je en essayant de sourire.

— Pleure-t-elle ? me fut-il répondu. Quel enfantillage !

Puis Angèle ajouta plus sérieusement :

— C'est une chère enfant !

Et nous demeurâmes pensifs.

Au bout de quelques instants, j'avais oublié que Marguerite était absente. Jamais je n'oubliais Angèle, qui me manquait, même auprès de Marguerite.

— Madame, repris-je sans lever les yeux sur elle, j'avais peur de ce jour où je devais essayer mes premiers pas. C'était pour moi, dès longtemps, un signal de départ.

— Auriez-vous donc voulu rester avec nous, Roger ? me demanda-t-elle en souriant.

Puis elle acheva comme par réflexion :

— Vous êtes des enfants tous les deux, et il ne faut pas se marier trop jeunes.

Je n'osais lui dire que je ne songeais point à Marguerite. Et cette parole rappela Marguerite à ma pensée. Je la cherchai des yeux ; je la découvris au travers de la charmillle à demi dépouillée. Elle poursuivait un papillon parmi les fleurs.

— Oh ! certes, murmurai-je, répétant à mon insu la

propre expression d'Angèle, mais avec un sens bien différent : c'est une chère enfant !

— Vous avez bien des choses à faire, Roger, continua M<sup>me</sup> de M..., avant de vous marier.

— Quoi donc, madame ?

— Achever votre éducation.

— Elle est terminée : je ne veux rien être.

— Votre père était quelque chose.

— On l'aimait, pensai-je tout haut.

— C'est juste, reprit Angèle, il avait sa mère et sa fiancée. Ceci nous amène à une autre portion de votre devoir, Roger : retrouver votre mère. Adoucir et faire oublier des torts qui furent mutuels peut-être ; la prendre par la main et la ramener dans la maison de son mari.

— A personne autre que vous, madame, prononçai-je d'une voix altérée, je ne laisserais dire ce mot-là : torts mutuels. Vous parlez, il est vrai, au hasard et dans une bonne intention sans doute, mais malheureusement, je connais mon père...

— Vous ne connaissez pas votre mère ! m'interrompit-on avec quelque sévérité.

— Supposeriez-vous donc ?... commençai-je, pris par cette indignation qui s'empare de moi au moindre doute attaquant de près ou de loin la comtesse.

Elle m'interrompit encore.

— Roger, me dit-elle, je suis votre amie trop sincèrement pour ne pas aimer votre mère comme si elle était ma sœur...